

Flaubert et ses confrères : les questions d'argent et de reconnaissance littéraire dans les années 1870

Thierry POYET*

À l'entrée « Argent » du *Dictionnaire des idées reçues*, Flaubert propose la définition suivante : « Cause de tout le mal. » C'est dire, en une formule lapidaire où le sérieux le dispute à l'ironie, combien le rapport de l'homme et de l'écrivain Flaubert à l'argent est marqué par des sentiments contradictoires. S'il convient en effet de toujours moquer le bourgeois cupide et proche de ses sous mais en même temps désireux d'honorer une morale du désintéressement, Flaubert reste pareillement tiraillé entre un refus de tout matérialisme qui conviendrait à son art poétique et un souci du succès que seule sa matérialisation pécuniaire peut rendre incontestable aux yeux de tous.

Car, à l'instar de tous les bourgeois vilipendés, Flaubert ne peut s'empêcher de considérer l'argent comme le plus significatif, sinon le seul vrai marqueur de la réussite tout à la fois littéraire et sociale. Exister dans la société de son temps en tant qu'écrivain reconnu et confirmé, en tant que Maître bientôt incontesté, c'est d'abord accéder à la fortune littéraire : les contrats flatteurs avec les éditeurs, les chiffres de vente qui pourraient enfin s'envoler, la soif impossible à étancher de succès sur les planches face à une salle qui applaudirait à tout rompre, voilà autant de rêves caressés par l'écrivain Flaubert ; ils rompent forcément avec l'image inconciliable de l'ermite ou de l'ours, celle de l'homme qui aurait vécu dans un autre monde que celui de la littérature en train de s'industrialiser.

En effet, à l'en croire, celle-ci doit s'affranchir de toute forme de reconnaissance populaire et bourgeoise et la dimension autotélique que Flaubert est en train de lui assigner récuse la valeur « argent » avec vigueur. Il faudrait inventer alors d'autres signes durables de consécration au temps de l'autonomisation de la littérature¹. Ainsi s'agit-il de fonder non seulement un

* *Université Blaise-Pascal, Clermont-Ferrand*

1. Michel Brix synthétise ainsi la lecture bourdieusienne de la révolution flaubertienne : « On a célébré aussi, au XX^e siècle, le rôle essentiel joué par l'écrivain normand pour permettre au monde de l'art de conquérir son autonomie par rapport à toutes les autres activités humaines : à dater des romans flaubertiens, est attribué à l'artiste un monde séparé, situé à l'écart des domaines du pouvoir, de l'argent, des affaires ou des relations sociales », dans *L'Attila du roman, Flaubert et les origines de la modernité littéraire*, Paris, Champion, 2010, p. 9.